

Édito

Jean Dujardin triomphe dans **THE ARTIST**. Certes, cet acteur, viril et sympathique qui plait au moins autant aux hommes qu'aux femmes depuis **UN GARS, UNE FILLE** et l'atroce **BRICE DE NICE**, ne peut que faire l'unanimité tant sa performance de comédien-danseur du cinéma muet est excellente, dans un film gageure non moins excellent, plein de poésie, d'humour et de vivacité. Mais voilà les Américains, régulièrement honnis par l'intelligentsia et considérés comme de gros ploucs en temps normal, soudain considérés comme le critère ultime et absolu du bon goût dès lors qu'ils honorent un film français et un « petit frenchie » (ce qui est quand même auto-réducteur) par un Golden Globe voire un Oscar ! Quel honneur Monseigneur ! Les médias, soudain chauvins, n'en peuvent plus de fierté. Il y a tout de même une grande oubliée dans l'histoire et mon esprit de justice ne fait qu'un tour ! Je veux parler de Bérénice Bejo, sa ravissante partenaire, la véritable révélation du film, qui joue et danse à ravir. Jamais un mot sur elle ! Je crois que Dujardin a tendance à réveiller le macho qui sommeille en chaque mec.

Venez constater par vous-même : prochaine programmation : fin février.

PS : Pour **THE ARTIST** : Golden Globe (trois prix : musique, acteur et film), le 12 février les British Academy of Film and Television Arts (BAFTA) : record de douze citations, le 24 février : les César, puis les Oscars, le 26 du même mois.

Barbara Accart



CinéMardi



Mardi 7 février 2012
à 17 h 30 et 21 h :

TAKE SHELTER

De Jeff NICHOLS (États-Unis, 2011)

Drame, sortie France : 4 janvier 2012
En version originale sous-titrée

AUX ABRIS ! (traduction libre du titre) c'est le mot d'ordre terrifié du premier grand film du genre de 2012, sur fond de ciel ombrageux.

L'histoire se passe dans l'Ohio, région du Midwest aux vastes plaines à perte de vue jadis synonyme de liberté pour une Amérique amoureuse d'elle-même. Fréquemment balayés par de violentes tornades, ces grands espaces peuvent aussi devenir menace et le danger venir de partout, seul le sous-sol pouvant constituer un abri, et encore.

Mais pourquoi Curtis, jeune père de famille bien intégré, est-il soudain persuadé qu'une tornade va ravager le coin perdu où il vit paisiblement et travaille dur ? Des cauchemars effrayants à l'impact tel qu'il se

persuade d'une prémonition, le décide à construire en secret un bunker dans son jardin pour protéger sa petite famille. Au fur et à mesure de sa construction, obsédé par ses visions nocturnes, il s'isole, menacé de schizophrénie. Est-il fou ? A-t-il été contaminé ? Ou a-t-il raison contre tous ? Le film suit la descente aux enfers de ce colosse aux pieds d'argile qui se bat pour, coûte que coûte, protéger les siens. On comprend vite que l'Apocalypse n'est pas le sujet car c'est en l'homme (interprété par Michael Shannon) que la véritable tempête fait rage.

La mise en scène ne vise pas à créer une confusion entre deux niveaux de réalité, et c'est parce que le film ne quitte jamais le terrain du réalisme que ses visions, et notamment la dernière, sont terribles.

A travers son entourage, les conversations des voisins, toutes sortes de périls sont évoqués : dérèglement climatique, catastrophe écologique, crise économique.... Même le foyer, ce pilier d'autrefois, n'est plus qu'un fétu de paille que symbolisent le couple Curtis et Samantha, pétri d'angoisses. **TAKE SHELTER** parle d'une Amérique fragilisée, obsédée par son déclin. La perspective du pire est devenue une obsession pour des milliers de gens. Le mouvement des « survivalistes », ces acheteurs de bunkers et autres dispositifs de survie, est en plein essor. Dans *Les Moissons du ciel* de Malick ou *Magnolia* de Paul-Thomas Anderson, l'apocalypse venait classiquement surprendre et punir une civilisation se sentant coupable. **TAKE SHELTER** offre un nouveau cas de figure : la fin du monde est crainte autant que désirée par une humanité qui n'a plus confiance en elle-même. Oeuvre visuellement superbe, ce film s'impose à la fois comme film écologique, social et huis clos haletant.

En novembre 2011, Jessica Chastain qui campe Samantha, est élue "Meilleure Actrice de l'année" par le prestigieux "New York Film Critics Circle". Elle a poussé Jeff Nichols à écrire le scénario de **TAKE SHELTER**. Ce cinéaste surdoué de 33 ans a commencé sa carrière en 2007 avec *SHOTGUN STORIES* (déjà avec Michael Shannon), dont il est également l'auteur.

9 prix et 21 nominations dans les festivals.
En ces temps pessimistes, 2012, année prophétisée apocalyptique, pouvait difficilement commencer autrement. Barbara Accart



Mardi 14 février 2012
à 17 h 30 et 21 h :

SHAME

De Steve MACQUEEN (Royaume-Uni, 2011)

Drame, sortie France : 7 décembre 2011
En version originale sous-titrée

La virtuosité de Steve MacQueen se met, ici, au service d'un sujet très délicat, rarement évoqué aussi frontalement au cinéma. Après *HUNGER* (Colère, en 2008), dans *SHAME* (Honte) il traite de l'addiction sexuelle d'un cadre. Le titre est encore une fois le nom d'une douleur, il est encore question d'enfermement.

Le personnage, rongé par son addiction à la jouissance froide, nous donne une représentation stupéfiante de la vie misérable d'un privilégié perdu

dans la capitale du monde moderne, New-York. Michael Fassbender, déjà acteur du premier long-métrage de Steve MacQueen, est l'interprète magistral (Prix du meilleur acteur à la Mostra de Venise) à la fois subtilement sobre et follement audacieux. On le voit addict aux sites pornos, aux hôtes de chat torrides et aux prostituées. Son obsession apparaît clairement comme le besoin de se libérer d'un poids.

Le cinéaste construit son personnage autant à travers lui qu'à travers les personnages secondaires qu'il rencontre et qu'il refuse de laisser l'aider à avancer. « On n'est pas mauvais, on vient juste d'un mauvais endroit » : court dialogue entre un frère et une sœur. Carey Mulligan qui interprète la sœur, continue à séduire le spectateur notamment dans une scène de chant, un beau moment d'émotion.

On retrouve chez le réalisateur ce goût pour des personnages extrêmes, escortés de leurs démons. Celui-ci explore les maux de l'être humain à travers la chair et son utilisation extrême. Il épie les tourments misérables de ce prédateur coupable et traduit une sensation plutôt que la raconter ou l'expliquer.

Une chronique dérangeante sur l'incapacité d'un homme à (s')aimer. L'addiction au sexe n'étant qu'une expression comme une autre de la solitude de l'homme moderne.

Film troublant et inoubliable. C.C



Mardi 28 février 2012
à 17 h 30 et 21 h :

LES ACACIAS
(Las Acacias)

De Pablo GIORGELLI (Argentine, Espagne, 2011)

Road-movie, sortie France : 4 janvier 2012

En version originale sous-titrée

Récompensé de la Caméra d'Or au dernier Festival de Cannes, **LES ACACIAS** est le premier long-métrage de Pablo Giorgelli, auparavant monteur pour le cinéma et réalisateur de documentaires pour la télévision. Les partis pris du cinéaste semblent d'abord assez radicaux : son intrigue est minimaliste (la cohabitation, dans un camion, entre un homme, une femme et son bébé, contraints de faire 1500 km ensemble), il filme les longs silences d'un voyage et utilise un décor quasiment unique et pourtant changeant, signant une sorte de huis clos mobile et ne donne que très peu d'informations sur ses personnages. Mais **LES ACACIAS** sont tout autre chose qu'un exercice de style : les longueurs ne sont pas de nature à exclure ou à ennuyer le spectateur, elles sont au contraire une invitation à participer au voyage. Et le film est alors empreint d'une humanité et d'une douceur qui peuvent toucher chacun. Derrière l'apparente simplicité du récit, Pablo Giorgelli fait preuve d'une précision remarquable dans son écriture et sa mise en scène. La rencontre entre ses personnages est ainsi décrite avec justesse, et leur évolution, si elle est subtile, est bien réelle : peu à peu, l'homme solitaire et endurci par la vie commence à s'ouvrir aux autres, tandis que la mère célibataire prend espoir de voir sa vie changer.

Fraîcheur d'un road-movie argentin d'une simplicité biblique.

Réalisation : Catherine Campelli, Marie-Christine Citerne

Coup de cœur



LE TABLEAU

De Jean-François LAGUIONIE

Un peintre abandonne un tableau inachevé. Les personnages représentés prennent alors vie et s'affrontent. Les « Toupins », bien colorés et terminés, veulent le pouvoir sur les « Pafinis » qui manquent de couleurs, et aussi sur les « Reufs » juste esquissés.

C'est un film posant des questions justes sur la différence, le racisme et la création.

Sortie Nationale

Mercredi 1^{er} février 2012 à 21h

LA VÉRITÉ SI JE MENS 3

De Thomas GILOU (France, 2011)

Comédie, sortie France : 1^{er} février 2012



Troisième Opus avec la même bande dans une autre histoire entre Paris, Aubervilliers et Shangai pour le plaisir d'un grand nombre.

CinéCulte

Avec la participation de l'Association des Cinémas du Centre

2 février 2012 à 17h30 et 21h

LE SOUPIRANT

De Pierre ETAIX (France, 1963)

Comédie, sortie France : 1963.



Le premier long métrage de Pierre Etaix est d'abord l'invention d'un personnage, Pierre, ce garçon à la fois gauche et souple, toujours en décalage par rapport au monde, qui reviendra dans tous les films du réalisateur. Dans la chronique hilarante (et parfois amère) de ses déboires amoureux, se perçoit autant l'influence de Buster Keaton que celle de Jacques Tati. **Prix Louis Delluc 1963.**

CinéSépia

Vendredi 10 février 2012 à 15h

J. EDGAR

De Clint EASTWOOD (États-Unis, 2011)

Drame (Biopic), sortie France : 11 janvier 2012



Portrait fouillé et sans concession de l'ex-patron du FBI incarné par Leonardo DiCaprio impressionnant dans son interprétation.

Sur les murs du Régent

Exposition des photos de **Béatrix ROY**

intitulées « Graphismes »

jusqu'au 24 février 2012